

Aurélie Saffroy
LIS - Université de Lorraine

LES TERRES DE L'ÈBRE, UNE AIRE DE TRANSITION À L'ORIGINE DU PARLER TORTOSÍ

RÉSUMÉ

Une étude sociolinguistique menée dans la région du *Baix Ebre* caractérise le dialecte de cette région et établit des rapports étroits entre le langage, autrui et le processus identitaire. Dans cette *comarca* où la langue, signe identitaire, se transmet de génération en génération, le comportement langagier des habitants laisse transparaître leur envie de défendre leur langue. Le contact des langues (catalan – castillan - valencien) et la volonté de préservation de leur langue, semblent alors à l'origine du dialecte *tortosí* qui fait la fierté des habitants de la région.

Mots-clés : diglossie, continuum linguistique, Baix Ebre, identité.

1. INTRODUCTION

Une langue remplissant diverses fonctions sociales, à la fois mode d'échange et marqueur identitaire, celle-ci constitue une entité vivante soumise à de nombreux phénomènes de variations. La langue catalane en est un bel exemple. Bien qu'elle soit aujourd'hui normalisée, sur la base des règles établies par Pompeu Fabra et approuvées par l'*Institut d'Estudis Catalans*, on peut constater des divergences et des variantes selon les endroits et en fonction des différentes influences politiques, sociales et linguistiques. Pour illustrer ce phénomène, dès 1967, le linguiste allemand Heinz Kloss distingue le « langage status planning » et le « langage corpus planning » (Kloss, 1967 : 259) d'une langue. Le *status*, ou statut, du latin *statuere*, représente ce qui est établi et donc, en conséquence, le parcours de la langue ou plus précisément son statut juridique. Il s'applique tant d'un point de vue individuel que collectif et impose de ce fait une langue en société. Le *corpus*, mot d'origine latine, désigne plus précisément le corps de la langue elle-même, telle qu'elle est utilisée par les interlocuteurs et prend en compte chaque intervention sur la forme de la langue. Les deux sont complémentaires et en interaction, aussi bien dans un sens positif que négatif : un faible *status* appauvrit et menace le *corpus* ; un *status* assuré consolide et développe le *corpus*.

Nous allons nous intéresser à la région du *Baix Ebre*, communauté représentative des *Terres de l'Ebre* par sa situation géographique puisqu'elle est située au cœur de celles-ci mais également par sa diversité de reliefs, entremêlant paysages intérieurs de basse montagne et paysages côtiers. Cette région du Sud de la Catalogne apparaît comme une aire de transition entre le catalan nord-occidental et le valencien. Une étude sociolinguistique menée dans cette région dans trois communes relativement proches mais sociologiquement contrastées telles que *Tortosa*, le chef-lieu de la région, l'*Ametlla de Mar*, un petit village touristique côtier qui voit sa population tripler en été et *El Perelló*, un village catalanophone situé à l'intérieur des terres va nous permettre d'établir des liens étroits entre le langage, autrui et le processus identitaire car dans cette *comarca* où la langue se transmet de manière intergénérationnelle, le comportement

langagier des habitants laisse transparaître une volonté de préservation de la langue catalane.

2. LES SPÉCIFICITÉS DU PARLER DES HABITANTS DU BAIX EBRE

Lors de notre étude dans le *Baix Ebre*, nous nous sommes tout d'abord intéressé à décrire le parler de nos interlocuteurs, leur faire, en prenant comme référence la langue catalane normée avec laquelle nous avons établi des différences et des similitudes.

Bien que possédant son propre parler, le *tortosí*, il ressort de notre étude que le parler de cette région diverge finalement assez peu de la langue catalane normée. Cette enquête laisse en effet principalement apparaître que ce parler sert de filtre linguistique entre le catalan nord-occidental et le valencien (penchant toutefois davantage du côté du premier que du second), comme le constate un interlocuteur d'*El Perelló, Santí*, âgé de 61 ans lorsqu'il affirme « Si a Catalunya, no estaven les Terres de l'Ebre, que són el filtre de les impureses lingüístiques, a Barcelona parlarien el valencià ». La région absorberait donc les distorsions linguistiques puis elle les emprisonnerait, empêchant ainsi une trop grande propagation de ces étrangetés linguistiques vers les villes voisines.

Il existe donc bel et bien un *continuum* linguistique qui va à l'encontre des frontières politiques établies et qui donne au *tortosí* des particularités à la fois d'ordre phonétique, morphologique ou lexical, car ces impuretés linguistiques (à la fois normales et nécessaires) nous rappellent que les frontières linguistiques quoique clairement délimitées, ne correspondent pas toujours avec les frontières géographiques et politiques.

D'un point de vue phonétique, les voyelles

Les différents systèmes vocaliques catalan, valencien et castillan normés nous permettent de constater que les différences de prononciation entre les trois idiomes précédemment cités se situent au niveau des voyelles **a**, **e** et **o** lorsque le son est atone. C'est pourquoi nous nous sommes intéressés à ces trois voyelles.

D'un point de vue vocalique, les habitants respectent la norme catalane à 71,5 %. Dans 28,5 % des cas, le vocalisme est propre à la région de *Tortosa*. C'est ainsi que nous avons relevé la prononciation du phonème /a/ tonique en [ə]. Nous noterons cependant que c'est un phénomène minoritaire, rencontré seulement à hauteur de 4 %. Cette prononciation est fréquente chez les personnes âgées nées dans les années 1920. Josep L. et José S, nés respectivement à *Tortosa* en 1924 et à *l'Ametlla de Mar* en 1923, disent par exemple *vuit[ə]nta* (vuitanta). Chez les plus jeunes qui ont reçu une éducation et une scolarisation en langue catalane et n'ont pas été brimés dans l'usage de celle-ci, le **a** tonique est prononcé [a].

Pour en revenir au respect de la norme catalane, nous pouvons également souligner la fermeture du /o/ tonique en [u] (comme dans *m[u]n*, *t[u]n*, *s[u]n*) ou les deux prononciations du phonème /e/ atone en [a] ou en [i]. En effet, après étude de nos questionnaires oraux, nous nous sommes aperçus que le passage du [ə] en [a] se produisait principalement en début de mot et plus précisément lorsque les syllabes initiales sont *em-*, *en-* ou encore *es-* comme par exemple lors de l'emploi des termes *[a]stic* (estic), *[a]nciam* (enciam) ou *[a]mportar* (emportar). Pour ce qui est du deuxième cas de figure, nous avons entendu nos interlocuteurs utiliser les termes *m[i]njar* (menjar, normalement prononcé *m[ə]njar*) ou encore *m[i]nuda*, pour *menuda* ([*mənudə*]). Soulignons que, à l'intérieur du mot ou en finale, la voyelle neutre est

prononcée dans 90 % des cas [ə] à l'instar de *tr[ə]ballar* et que les deux autres prononciations [a] ou [i] ne concernent que 10 % des cas.

De même, dans certains termes proches de leur homologue castillan, certains locuteurs utilisent le son [a] dans d'autres positions. Nous sommes alors confrontés à des influences de la langue castillane. Pour illustrer ce phénomène nous pouvons citer la prononciation *tot[a]s*, proche du castillan *todas*, *de totes* et non [tətəs], ou encore, celle de *er[a]n* pour *eren*, (au lieu de [erən]) et l'ouverture du phonème /i/ tonique en [e] ou en [ɛ]. Dans 95 % des cas, la voyelle **i** se prononce [i]. Nous avons cependant relevé quelques variations consistant en l'ouverture du [i] en [e] ou en [ɛ] comme dans l'utilisation des mots *s[e]pia* (norme : *sípia*) ou *cement[ɛ]ri* (norme : *cementiri*).

D'un point de vue phonétique, les consonnes

D'un point de vue consonantique, deux correspondances ont pu être établies avec la langue valencienne à savoir la prononciation de la consonne **p** derrière l'alvéolaire **l** et la prononciation affriquée des consonnes **j** et **g** lorsqu'elles précèdent les voyelles **e** ou **i** mais également **o** en ce qui concerne la consonne **j**. En ce sens, *jove* est prononcé [dʒ]ove. Les particularités partagées avec la langue valencienne sont donc très minoritaires.

Comme en castillan, nos interlocuteurs ne différencient pas le **v** et le **b** prononçant toujours [b]. Remarquons cependant que d'autres variétés du catalan, comme le roussillonnais prononcent [b]. Antoni Badia i Margarit s'exprime à propos des différentes prononciations du graphème **v** en catalan :

La *v* es pronuncia com a :

- a) [v] en unes zones del domini lingüístic, que avui es concreten en els parlars valencians, els parlars baleàrics, l'alguerès i la parla del Camp de Tarragona [...]
- b) A la resta del domini lingüístic, es pronuncia [b] en posició inicial absoluta [...] i també després de *n* [...]
- c) Així mateix a la resta del domini lingüístic, es pronuncia [β] en qualsevol posició que no sigui inicial absoluta ni hi precedeixi *n*, i tenint en compte que la *v* amb què comença una paraula sovint és interior dins el conjunt de l'enunciat.

Badia i Margarit (1995 : 96-97)

Ainsi, nous pouvons dire que l'utilisation des sons consonantiques par nos interlocuteurs du *Baix Ebre* est en majorité normée et conforme à des prononciations catalanes dominantes, puisque nous avons seulement relevé quelques traits spécifiques au valencien et au castillan, et ce de manière minoritaire.

D'un point de vue morphologique

Une étude morphologique a également permis de montrer une forte appartenance à la norme catalane. Cependant, des traits valenciens et des spécificités propres au *tortosí* se dégagent.

En ce qui concerne la langue valencienne, nous avons relevé la prononciation du possessif féminin *me[w]a*, l'utilisation de l'article archaïque personnel *en* devant les noms de lieux, la conservation de la forme archaïque de pronom faible *mos*, et les terminaisons des verbes au présent du subjonctif.

Les spécificités *tortosines* quant à elles, sont au nombre de sept, à savoir :

- le maintien des formes archaïques *lo* et *los*
- la fermeture du [o] en [u] dans l'utilisation des possessifs *m[u]n*, *t[u]n*, *s[u]n*

- l'utilisation du démonstratif *aquest* quel que soit le degré d'éloignement
- l'utilisation de la forme *nantros*
- l'emploi de *os*
- l'existence d'une double terminaison des verbes à l'infinitif, avec une plus grande utilisation des formes oralisées telles que *puguer* pour *poder*, *sapiguer* pour *saber*, *tindre* pour *tener* ou *vindre* pour *venir* (usage qui contamine également l'emploi des gérondifs et des participes présents)
- une terminaison en *-ia* au présent du subjonctif pour les locuteurs du village d'*El Perelló*. Ceci est confirmé par Carles Castellà Espuny puisqu'il affirme que, dans le village de *El Perelló*, les terminaisons du présent du subjonctif se font en *-ia*, la voyelle finale étant prononcée [ə].

D'un point de vue lexical

Le vocabulaire de nos interlocuteurs, malgré la situation diglossique du *Baix Ebre*, subit très peu les influences linguistiques du castillan et du catalan. D'autre part, en le comparant au catalan normé, nous nous sommes rapidement aperçue qu'il se compose d'un grand nombre d'archaïsmes. L'addition de ces deux phénomènes a sans aucun doute une explication rationnelle et notre conclusion sera que les habitants du *Baix Ebre* ont préféré, à un moment donné, conserver leur vocabulaire archaïque pour le défendre des contaminations voisines. Il existerait un catalan des marges, un peu différent du catalan normalisé enseigné dans les établissements scolaires qui, d'une part parce qu'il a surtout pour les locuteurs une fonction vernaculaire (échanges de proximité) et, d'autre part, vraisemblablement, pour survivre aux nombreuses influences des langues environnantes et par peur d'une contamination trop importante, se serait replié sur lui-même en conservant des formes typiques devenues archaïques par rapport aux évolutions enregistrées sur le lieu où se forge la norme catalane.

Ainsi, nos interlocuteurs parlent un catalan normé à 75 % avec des purismes et des ultracatalanismes qui dénotent leur refus de se rapprocher de la langue castillane. De plus, les habitants du *Baix Ebre* ont tendance à catalaniser les quelques emprunts au castillan et à utiliser des archaïsmes. Cette utilisation, dans leur pratique langagière, est une manière d'affirmer leur appartenance, leur attachement à la langue catalane, de la défendre des interférences extérieures (catalanisation). On sent aussi la peur du changement à travers l'utilisation des archaïsmes, ce qui semble être à l'origine du dialecte *tortosí*.

3. PERCEPTION DE LA LANGUE TORTOSÍ PAR LES HABITANTS DU BAIX EBRE

Les bases linguistiques du parler des habitants du *Baix Ebre* étant posées, nous pouvons à présent nous intéresser à l'image que se font ces derniers de leur parler.

Le tortosí comme signe d'appartenance à un groupe

L'espèce humaine est faite pour vivre en groupe. L'homme ne peut vivre seul car comme le souligne Aristote, « l'homme est par nature un animal politique » (Aristote 1995 : 28) et donc social, qui doit non seulement penser, parler mais aussi agir. L'être humain ressent donc le besoin d'appartenir à un groupe, de faire partie d'une société, de se rattacher à d'autres êtres de la même espèce. Une fois que l'individu fait partie d'une

communauté, il participe à la vie communautaire de celle-ci et lorsqu'un rang social lui est attribué dans le groupe, sa fierté s'amplifie et son estime de soi grandit. La volonté d'appartenir à une communauté distincte permet aux hommes de s'identifier à un environnement qui est le leur. De cette appartenance à un groupe découle nécessairement une relation fondée sur des influences en provenance des autres membres de la communauté à laquelle l'individu appartient.

Même s'il subsiste quelques différences langagières entre le *tortosí*, le *perellonenc* et le *calero*, le parler de la région du *Baix Ebre* forme une entité linguistique. Il permet aux habitants de se reconnaître et d'appartenir à une même communauté régionale.

Les témoignages indiquent l'importance vitale de la présence du catalan dans leur vie, à l'image d'Hugo, un interlocuteur d'*El Perelló* appartenant aux 15 - 34 ans, qui affirme que la langue catalane joue « un paper vital i instituible ». La langue catalane est une racine vitale, qui leur permet de s'identifier au reste du groupe, d'être solidaires et ils se sentent soudés autour de cet idiome. Ils puisent leur énergie de la force contenue dans la langue catalane qui leur permet de se retrouver, de bâtir et de conforter une identité collective. La langue castillane, représentant l'État, ne peut pas remplacer le catalan et les personnes interrogées, inquiètes du fait de l'arrivée de nombreux immigrants, se soucient de la survie de leur langue, à l'image de Gerard, un habitant de l'*Ametlla de Mar* de la génération des 15 - 34 ans : « La llengua catalana és molt important, ja que quasi tothom parla aquest idioma. Amb la arribada de la immigració hem de intentar defensar-la, potenciar-la i fer-la entendre per a què no es perdi. És i ha estat la llengua dels nostres avant passats i l'hem de defensar ».

Nos interlocuteurs défendent ainsi la langue catalane comme un trésor, une pierre précieuse difficilement gagnée par leurs ancêtres. Pourtant, la langue catalane ne semble pas être en danger dans la région du *Baix Ebre*, puisqu'ils s'accordent à dire, à l'instar de Tere une interlocutrice de *Tortosa* de la tranche des 15 - 34 ans, que « la zona de les Terres de l'Ebre es on se parla més lo català ». *Santi* (un homme d'*El Perelló* de la génération 50 - 64 ans) explique les raisons de cette peur de voir leur catalan, non pas disparaître, mais quelque peu se modifier au cours des années, s'ils ne font pas le nécessaire pour maintenir la langue catalane telle qu'elle est aujourd'hui : « El Baix Ebre, Terres de l'Ebre, conformen una rotula territorial, cultural i lingüística on la nostra parla consolida la confiança a nivell social i polític. A la vegada, una lluita entre el castellà d'Aragó i les influències del valencià-català-castellà amb les seves connotacions ».

Ainsi, la langue catalane, en plus d'être le moyen de communication des habitants du *Baix Ebre*, serait le lien qui les unit entre eux, le signe emblématique de leur reconnaissance collective. Ils tissent ainsi une identité collective derrière laquelle ils peuvent se retrancher et grâce à laquelle ils se sentent plus forts et moins vulnérables. Cette identité, c'est ce que Paul Ricoeur nomme « l'identité - *idem* » ou « mêmété » (Ricoeur, 1996 : 140). De plus, comme le souligne à juste titre Isabelle Taboada-Leonetti, « les identités individuelles ont peu de chances d'être valorisées si l'identité collective ne l'est pas » (Lagarde, 2008). Cette citation est en effet un excellent argument pour mes interlocuteurs qui, s'ils souhaitent être reconnus en tant qu'individus, doivent impérativement mettre en avant les avantages de leur groupe social.

Le tortosí comme signe de différenciation de l'autre

Même s'ils ont conscience de pratiquer un parler de transition, tous nos interlocuteurs disent parler catalan et s'identifient à l'aire catalane et, au-delà, à l'Espagne. Pour eux, cela ne fait aucun doute : ils parlent catalan et c'est un fait. Cependant, ils sont convaincus, au sein même de l'entité du *Baix Ebre* qu'ils perçoivent comme différenciée, de parler parfois différemment selon leur lieu de résidence. Dans l'ensemble catalan apparaissent donc des différences linguistiques entre villages qui soulèvent un problème d'identification. L'existence des uns et des autres au niveau communal passe par l'aliénation du voisin. Ce problème se retrouve à plus grande échelle par leur volonté de se distinguer des Valenciens. La différence linguistique constitue la preuve manifeste de leur existence en tant que groupe, c'est-à-dire de leur identité : ainsi, ils se distinguent et se valorisent.

Leur quête identitaire passe alors indubitablement par une recherche de singularité, une volonté de se démarquer des autres, d'être différents. Néanmoins, cette différence ne peut s'établir que si, paradoxalement, les *tortosins* se soudent entre eux et forment une masse indivisible. À titre individuel, nos interlocuteurs ne peuvent défendre l'identité du *Baix Ebre*. C'est pourquoi ils s'unissent et clament collectivement leur volonté d'appartenir à une communauté. Cela signifie bien sûr s'exprimer dans la même langue mais également être catalans et plus précisément être *tortosins*. Leur situation leur impose une tâche primordiale quant au développement et à la survie de la langue catalane puisque étant une région charnière ils servent de filtre linguistique et participent à la " purification " du catalan. Ils reconnaissent avec aisance la communauté à laquelle ils appartiennent. L'appartenance à cette communauté tisse des liens entre eux et permet la transmission de leur patrimoine historique, culturel et littéraire. Nos interlocuteurs insistent sur leur identité communautaire car être *tortosins* constitue selon eux un énorme avantage sur leurs voisins. En effet, leur situation géographique et linguistique les fige à un rang de transition et ils peuvent, puisqu'ils représentent cette jonction, être les représentants à la fois de l'un mais aussi de l'autre. Ils ont ainsi la possibilité de choisir, selon ce que bon leur semble, si leurs voisins leur ressemblent ou s'ils sont différents car situés de l'autre côté d'une frontière politique.

4. CONCLUSION

En conclusion, l'observation des habitudes linguistiques de nos sujets d'étude, nous incite à défendre la thèse du *tortosí* comme un véritable parler de transition et du *Baix Ebre* comme « aire de transition ». En effet, bien que plus proche du catalan nord-occidental que du valencien, le *tortosí* sert de « filtre linguistique » entre deux aires langagières voisines. Les écarts entre la norme et le parler de nos interlocuteurs sont visibles à la fois sur le plan de leur prononciation mais également au niveau du lexique employé, qui se caractérise par un nombre significatif d'archaïsmes. Les principales sources d'influence sur leur parler sont d'une part la situation diglossique du *Baix Ebre*, qui subit des influences castillanes, d'autre part la situation géographique frontalière avec la communauté valencienne, qui rencontre la catalanité linguistique du territoire. Cette crainte d'indéfinition identitaire (entre autres linguistique) et de contamination de part et d'autre de ses frontières, fait que les habitants du *Baix Ebre* se replient sur eux-mêmes dans l'utilisation vernaculaire de leur langue, afin de conserver un lexique parfois archaïque, comparé à l'évolution du catalan normé actuel tel qu'on le parle dans la capitale-métropole, Barcelone.

Pour ce qui est des langues présentes dans la région du *Baix Ebre*, quelle que soit la place qui leur est accordée, elles sont perçues en fonction de deux facteurs indissociables : le rapport à la langue catalane et le parcours individuel et personnel de chaque interlocuteur. Leur idiome catalan emporte les suffrages ; ils y sont très attachés et tentent au mieux de le conserver, ce qui favorise la persistance d'archaïsmes. La présence du castillan n'est que tolérée, sa place de langue étatique étant toutefois peu contestée. Néanmoins, il n'influence que très peu le parler de nos interlocuteurs, si ce n'est au plan lexical, des « catalanisations » apparaissant dans le but d'éviter les castillanismes. Le cas du parler valencien est plus délicat : il n'a aucune légitimité territoriale dans le *Baix Ebre* et le valencien appartenant à l'aire des parlers catalans, les deux langues sont considérées semblables sur de nombreux points. Plus des deux tiers des personnes interrogées (qui, rappelons-le, s'expriment plus facilement sur les Valenciens eux-mêmes que sur leur langue), défendent la thèse catalaniste selon laquelle il s'agit d'une seule et même langue. Ils n'ont donc pas la sensation de parler valencien, même occasionnellement, mais plutôt celle, inverse, selon laquelle ce sont les Valenciens qui parlent comme eux, en utilisant un catalan parfois incorrect puisque différent du leur. En agissant ainsi, nous voyons bien qu'il s'agit d'une auto-valorisation dès lors qu'ils utilisent une langue plus valorisée.

Ainsi, une forte volonté identitaire se dégage de nos entretiens, qui se traduit par une volonté de se démarquer de leurs voisins en recherchant des singularités. Ils sont fiers d'être *tortosins* et conscients de former une masse indivisible face aux régions attenantes. En constante quête identitaire, ils sont à la recherche perpétuelle d'une certaine singularité ressemblant à de l'indépendance, rendue possible par une implication et un engagement moral au sein de la collectivité. En ce sens, ils accordent moins d'importance aux événements nationaux qu'aux locaux, de la commune à la *comarca*.

BIBLIOGRAPHIE

- Aragonés Salvat, Albert (1995). *La llengua del Baix Ebre i del Montsià. Un model de llengua estàndard oral*. Tortosa : Consorci per a la normalització lingüística.
- Aristote (1995). *La politique*. Paris : J. Vrin.
- Badia i Margarit, Antoni (1995). *Gramàtica de la llengua catalana. Descriptiva, normativa, diatòpica, diastràtica*. Barcelona : éd. Proa.
- Bañeres, Jordi et Romaní, Joan Maria (1994). « L'exhortation à la "normalisation" ou Ho volem tot en català (nous voulons tout en catalan) ». Dans Henri Boyer et Miquel Strubell, *La politique linguistique de la Catalogne autonome et la sociolinguistique catalane : un état des lieux*. Montpellier : éd. Lengas, n° 35, pp. 27-44.
- Castellà Espuny, Carles (2003). « "Parleu com vülguieu" : Aproximació a la variació morfològica verbal del Perelló ». Dans *Llengua i literatura a les comarques de la diòcesi de Tortosa*. Benicarlò: éd. Onada, pp. 81-96.
- Kloss, Heinz (1967). « Bilingualism and nationalism ». *Journal of Social Issues*, vol. XXIII, n°2, 259-262.
- Inglà i Torné, Montserrat (2005). *Llengua catalana e identitat : Ús i model a les Terres de l'Ebre*. *Revista de Llengua i Dret*, n°43.
- Lagarde, Christian (2008). *Identité, langue et nation*. Perpignan : éd. Trabucaire.
- Leal Rivas, Natatxa (2006). *Esquemas de catalán. Gramática y usos lingüísticos*. Madrid : ed. del Centro de Lingüística Aplicada Atenea.

Massip i Bonet, Maria Àngels (1989). *Aproximació descriptiva al parlar tortosí*. Tarragona : Publicacions de la Diputació de Tarragona.

Ricoeur, Paul (1996). *Soi-même comme un autre*. Paris : éd. du Seuil.